

Plus on grandit, plus on devient vaurien !
 Ce Favori que l'on traitait si bien,
 Ce cher objet de si douces tendresses,
 Fut un ingrat ; et, quand il eut quatre ans,
 Il s'indigna, dans le fond de son âme,
 D'être toujours monté par une femme :
 " Est-ce donc là, disait-il dans ses dents,
 Le noble emploi d'un coursier d'Ibérie ?
 Avec des bœufs j'habite l'écurie
 D'une fermière, et frémis de courroux
 Quand on me voit, comme un ânon docile,
 Au petit trot cheminer vers la ville,
 Ayant pour charge une femme et des choux.
 Non, je ne puis souffrir cette infamie !
 Je suis né fier, et, dussé-je périr,
 Je prétends bien dans peu m'en affranchir ! "

Orgueil ! orgueil ! c'est par toi qu'on oublie
 Vertus, devoirs ; par toi tout a péri :
 Tu perdis l'homme, et perdis Favori !

Un beau matin, que la bonne Sanchette,
 Selon l'usage, allait toute soûlée,
 Vendre au marché les fruits de son jardin,
 Elle eut besoin (je ne sais pour quoi faire)
 De s'arrêter un moment en chemin ;
 D'un saut léger elle est bientôt à terre,
 Mais le bridon, par un sort bien contraire,
 En ce moment échappe de sa main,
 Et Favori s'en aperçoit à peine,
 Qu'au même instant, s'élançant dans la plaine,
 Il casse, brise et disperse dans l'air
 Et charge et selle et harnais et croupière,
 Des quatre pieds fait voler la poussière,
 Et disparaît, aussi prompt que l'éclair.

Las ! que devint notre pauvre Sanchette ?
 Dans sa surprise, elle resta muette,
 Suivit longtemps des yeux le beau coursier,
 Et puis pleura, puis retourna chez elle
 Et raconta cette affreuse nouvelle.
 Tout fut en deuil chez le triste fermier ;
 De Favori tous regrettent la perte ;
 Enfants, valets, vont à la découverte,
 Dans les hameaux, dans chaque bourg voisin :

" L'avez-vous vu des coursiers le modèle,
 Le plus aimé, le plus beau ? " C'est en vain,
 De Favori nul ne sait de nouvelle ;
 Il est perdu... Sanchette soupira,
 Et dit tout bas : " Peut-être il reviendra... "
 En attendant, Favori, ventre à terre,
 Galope et fuit, sans perdre un seul moment.
 Il aperçoit bientôt un régiment
 De cavaliers qui marchait à la guerre.
 Hommes, chevaux, par leur air belliqueux,
 Par leur fierté, leur armure brillante,
 Dans tous les cœurs répandaient l'épouvante
 Ou le désir de combattre auprès d'eux.

A cet aspect notre coursier s'arrêta ;
 Il sent dresser tous ses criens ondoyants,
 Et, l'œil en feu, les naseaux tout fumants,
 Fixe, immobile, écoute la trompette ;
 Mais, tout à coup, frappant la terre et l'air,
 Il bondit, vole à travers la prairie,
 Arrive auprès de la cavalerie,
 S'ébroue, hennit, et jetant un œil fier
 Sur ces guerriers, enfants de la victoire,
 Il semble dire : " Eh ! j'aime aussi la gloire ! "

Le colonel, qui voit ce beau coursier,
 Veut s'en saisir ; il vient avec adresse,
 Auprès de lui, le flatte, le caresse,
 Et par un frein en fait son prisonnier.

A l'instant même une peau de panthère,
 Aux griffes d'or tombantes jusqu'à terre,
 Couvre le dos du superbe animal ;
 Un plumet rouge orne sa tête altière,
 Et cent rubans, tressés dans sa crinière,
 Lui donne l'air coquet et martial.
 Sur Favori le colonel s'élança,
 Presse les flanes du coursier généreux !
 Et Favori, dans son impatience,
 Mordant son frein, fier du poids glorieux,
 Vole à travers les escadrons poudreux.

" Voilà, voilà, disait-il en lui-même,
 Le noble emploi pour lequel je suis né !
 Vivre en repos, c'est vivre infortuné ;
 Gloire et périls sont le bonheur suprême.
 Sous ce harnais que je dois être beau !
 Je voudrais bien, dans le cristal de l'eau,
 Me voir passer, voir ma mine guerrière...
 Pour être heureux, ma foi, vive la guerre ! "

Comme il parlait, le chef du régiment
 Reçoit l'avis qu'une troupe ennemie
 Doit dans la nuit l'attaquer brusquement.
 Tout aussitôt une garde choisie
 Est disposée autour du logement :
 Le colonel la commande lui-même,
 Et Favori, dont la joie est extrême
 De voir qu'on est menacé d'un danger,
 Passe la nuit sans dormir ni manger.
 Qu'importe ? il est soutenu par le zèle.
 Point d'ennemis, voilà son seul chagrin.
 Mais tout à coup arrive, le matin,
 Un officier qui porte la nouvelle
 Que la bataille est pour le lendemain.
 Le colonel veut être de la fête ;
 L'armée est loin, mais jamais rien n'arrête,
 Lorsque la gloire est au bout du chemin !
 On part, on veut arriver pour l'aurore.
 Toujours à jeun Favori néanmoins
 Ne se plaint pas, mais il saute un peu moins.
 Le jour se passe, il faut marcher encore
 Toute la nuit : et Favori rendu
 Fait un soupir ; mais l'amour de la gloire,
 Et le désir de vivre dans l'histoire,
 Et l'éperon réveillent sa vertu.

Il marche, il va, se soutenant à peine,
 Quand, vers minuit, d'une forêt prochaine,
 Un gros parti fond sur le régiment.
 On veut se battre : hélas ! c'est vainement.
 Nos cavaliers harassés de la route,
 Sont enfoncés, tués, mis en déroute ;
 Et, dans le choc, Favori tout sanglant,
 Couvert de coups, deux balles dans le flanc,
 Parmi les morts restés sur la poussière,
 Ne voyait plus qu'un reste de lumière.

" Ah ! disait-il, je le mérite bien !
 J'ai fait un crime, il faut que je l'expie !
 Je fus ingrat, il m'en coûte la vie ;
 C'était trop juste... Et ce n'est pas le bien
 Que Favori dans ce moment regrette ;
 Ce n'est que vous, ô ma chère Sanchette ! "

Disant ces mots, il perd tout sentiment ;
 Et l'ennemi, vainqueur dans ce moment,
 Bien résolu de n'épargner personne,
 Le glaive au poing, poursuivant les fuyards,
 Pille, massacre, et bientôt abandonne
 Ce champ couvert de cadavres épars.

Le lendemain de cet affreux carnage,
 Certain meunier, dans la plaine passant,
 Vit Favori sur la terre gisant.